

La beauté et la douleur du monde.
Traces de Simone Weil
Emilia Bea

La mer

Mer docile au frein, mer soumise en silence,
Mer éparse, aux flots enchaînés pour toujours,
Masse offerte au ciel, miroir d'obéissance,
Pour y tisser chaque nuit des plis nouveaux,
Les astres au loin sans effort ont puissance.

Lorsque le matin vient combler tout l'espace,
Elle accueille et rend le don de la clarté.
Un éclat léger se pose à la surface.
Elle s'étend dans l'attente et sans désir,
Sous le jour qui croît, resplandit et s'efface.
Les reflets du soir feront luire soudaine
L'aile suspendue entre le ciel et l'eau.
Les flots oscillants et fixés à la plaine,
Où chaque goutte à son tour monte et descend,
Demeurent en bas par la loi souveraine.

La balance aux bras secrets d'eau transparente,
Se pèse elle-même et l'écume et le fer,
Juste sans témoin pour chaque barque errante.
Sur le navire un fil bleu trace un rapport,
Sans aucune erreur dans sa ligne apparente.
Mer vaste, aux mortels malheureux sois propice,
Pressés sur tes bords, perdus sur ton désert,
À qui va sombrer parle avant qu'il périsse.
Entre jusqu'à l'âme, ô notre soeur la mer,
Daigne la laver dans tes eaux de justice.

Ce poème¹, écrit par Simone Weil à Marseille à la fin de janvier 1942, semble l'exacte transposition littéraire du double tableau de Mery Sales, *Limbos*, situé au début de l'exposition, porte d'entrée sur un univers d'images, empreintes d'une rare beauté, qui ne se révélera qu'une fois la douleur du monde assumée.

La mer de Mery Sales, tout comme celle de Simone Weil, est la matière parfaitement docile qui obéit au mécanisme de la nature, espoir sans désir, liquide dont la fluidité lui permet de jouer le rôle de la balance, symbole d'impartialité.

Dans les trois premiers vers, Simone Weil invoque comme dans une litanie la mer : «mer docile», «mer soumise», «mer éparse», «masse offerte au ciel», «miroir d'obéissance». Elle nous dit, dans *Intuitions pré-chrétiennes*, que le principe de réalité de l'univers, le principe de nécessité, ce que les Grecs nommaient *apeiron*, était pour Platon «le réceptacle, la matrice, le porte-empreintes, l'essence qui est mère de toutes choses et en même temps toujours intacte, toujours vierge. L'eau en est la meilleure image, parce qu'elle n'a ni forme ni couleur, bien qu'elle soit visible et tangible. Il est impossible à ce sujet de ne pas remarquer que les mots *matière*, *mère*, *mer*, *Marie* se ressemblent au point d'être presque identiques. Ce caractère de l'eau rend compte de son usage symbolique dans le baptême.»² La contemplation de l'ordre cosmique, irréductible à l'activité et aux désirs humains, est une épiphanie joyeuse car il n'y a «pas de je dans la plénitude de la joie». «La joie est la conscience de ce qui n'est pas moi en tant qu'être.»³ Même si les «mortels malheureux» implorent la pitié, la «barque errante» sombrera et si la mer est belle, c'est précisément parce qu'elle ne modifie pas son cours et qu'elle reste «dans ses limites» car «si elle modifiait le mouvement de ses vagues pour épargner un bateau, elle serait un être doué de discernement et de choix, non pas ce fluide parfaitement obéissant à toutes les pressions extérieures. C'est cette parfaite obéissance qui est sa beauté.»⁴ La mer, implorée par celui qui va mourir, répondra en lavant l'âme de celui-ci dans ses eaux de justice.

Nous remarquons, de manière paradigmatique, dans la lecture que Simone Weil fait de *L'Iliade*⁵ que le juste est celui qui

1. Weil, Simone, *Poemas seguido de Venecia salvada*, trad., introd. et notes de A. Muñoz Fernández. Madrid: Trotta, 2006, pp. 42-43.
2. Weil, Simone, «Intuitions pré-chrétiennes», en *Œuvres complètes* (en adelante OC). Paris: Gallimard, OC IV/2, pp. 273-274.
3. «Cahier VI», OC VI/2, p. 403.
4. «L'amour de Dieu et le malheur», OC IV/1, p. 355.
5. «*L'Iliade* ou le poème de la force», OC II/3, pp. 227-253.

reste dans ses limites, celui qui renonce à imposer son pouvoir, celui qui s'abstient de faire usage de la force pour préférer un pacte avec le monde : «Vagues et mer/harmonie (pythagoricienne) musicale.»⁶ C'est dans ce dépouillement qu'apparaît la grâce, seul contrepoids à la pesanteur. Gravité et grâce sont les deux axes des coordonnées de sa pensée.⁷ Dieu ne nous abandonne pas, la métaphore du naufragé représente la condition humaine : «Nous sommes comme des naufragés accrochés à des planches sur la mer et ballottés d'une manière entièrement passive par tous les mouvements des flots. Du haut du ciel, Dieu lance à chacun une corde. Celui qui saisit la corde et ne la lâche pas malgré la douleur et la peur reste autant que les autres soumis aux poussées des vagues ; seulement ces poussées se combinent avec la tension de la corde pour former un ensemble mécanique différent. Ainsi quoique le surnaturel ne descende pas dans le domaine de la nature, la nature est pourtant changée par la présence du surnaturel.»⁸

Cette altération, ce changement de rapport, cet ensemble mécanique différent, nous ne pouvons le comprendre que si nous envisageons l'ordre du monde et que nous donnons notre consentement à la nécessité, par une attention si pure, comme elle l'a écrit à son ami Antonio Atarés, l'anarchiste espagnol interné dans un camp en Algérie, que «toutes les autres pensées disparaissent; on croirait alors que les étoiles pénètrent l'âme.»⁹ La réalité demeure inébranlable mais le regard change substantiellement de sens et donne une autre dimension à la temporalité puisque, comme elle le note dans un de ses *Carnets*, lors d'un court séjour à New York, «le temps est l'attente de Dieu qui mendie notre amour. Les astres, les montagnes, la mer, tout ce qui nous parle du temps nous apporte la supplication de Dieu. L'humilité dans l'attente nous rend semblables à Dieu.»¹⁰ L'attention et l'attente permettent de s'ouvrir à la réalité dans le plus grand des respects, puisque pour reprendre les paroles lumineuses de María Zambrano, «rien de réel ne doit être humilié.»¹¹ Il s'agit alors de «s'éveiller au réel» avec la pureté et la rigueur nécessaires pour parvenir à réaliser «des lectures superposées» car le monde est un texte aux significations

6. «Cahier XIII», OC VI/4, p. 83.

7. *La gravedad y la gracia*, trad., introd. et notes de Carlos Ortega. Madrid: Trotta, 1994.

8. «Intuitions pré-chrétiennes», OC IV/2, p. 287.

9. Lettre du 21 de juillet de 1941. Lettres publiées dans *Cahiers Simone Weil*, VII/3, 1984, pp. 201-218.

10. «Cahier XIV», OC VI/4, p. 184.

11. Zambrano, María, *Claros del Bosque*. Barcelona: Seix Barral, 4^e éd., 1993, p. 69.

multiples : «lire la nécessité derrière la sensation, lire l'ordre derrière la nécessité, et lire Dieu derrière l'ordre.»¹²

L'attention, que Simone Weil considère comme la plus importante des capacités humaines, se reflète dans tous les domaines, à commencer par l'enseignement primaire, quand nous nous concentrons par exemple sur la résolution d'un problème de géométrie (son frère André fut l'un des mathématiciens les plus remarquables du XXe siècle) car, même si nous n'y arrivons pas, «sans qu'on le sente, sans qu'on le sache, cet effort en apparence stérile et sans fruit a mis plus de lumière dans l'âme. Le fruit se retrouvera un jour, plus tard, dans la prière.»¹³

Simone Weil a vécu dans sa propre chair ce processus dont elle rend compte dans les dernières années de sa vie. Éduquée dans l'agnosticisme le plus complet, tant dans sa famille, juive mais non pratiquante, que dans les institutions les plus emblématiques de la France laïque et républicaine, le lycée Henri IV et l'École Normale Supérieure, rien en elle ne laissait présager cette évolution spirituelle qui l'amène à parler d'un «contact réel, de personne à personne»¹⁴ avec le Christ. Cependant, notamment grâce à l'influence de son maître Alain (Émile Chartier), un mode de perception s'était renforcé, mode de perception qui, acceptant les contradictions inhérentes à la réalité, une fois délivrée de l'ingérence ou de la distorsion causée par les désirs et les préjugés, tentait de la révéler dans sa vérité.

Dans une lettre qu'elle envoie en 1942 au Père Perrin, principal confident de son expérience mystique et de son rapprochement d'avec l'Église, nous lisons: «À quatorze ans je suis tombée dans un de ces désespoirs sans fond de l'adolescence, et j'ai sérieusement pensé à mourir, à cause de la médiocrité de mes facultés naturelles. Les dons extraordinaires de mon frère, qui a eu une enfance et une jeunesse comparables à celles de Pascal, me forçaient à en avoir conscience. Je ne regrettais pas les succès extérieurs, mais de ne pouvoir espérer aucun accès à ce royaume transcendant où les hommes authentiquement grands sont seuls à entrer et où habite la vérité. J'aimais mieux mourir que de vivre sans elle. Après des mois de ténèbres intérieures j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ces facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume

12. «Cahier VI», OC VI/2, p. 373.

13. «Réflexion sur le bon usage des études scolaires», OC IV/1, p. 256.

14. *Attente de Dieu*. Paris: La Colombe, 3^e éd., 1963, p. 45.

de la vérité réservée au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre.»¹⁵

Dans cette même lettre, connue sous le nom d'«autobiographie spirituelle», Simone Weil relate son premier «contact avec le catholicisme», essentiellement lié à son expérience ouvrière puisqu'il se produit lors d'un voyage au Portugal après un an de travail en usine. Elle avait, dans plusieurs textes, fait part de la détresse et de la fragilité auxquelles sa condition de travailleuse manuelle l'avaient exposée : ne compter pour rien, ne pas se sentir chez soi, ne pas être reconnue par les autres, au point d'être réduite à une chose, à un objet interchangeable, sans valeur propre. Ainsi, elle écrit à son amie Albertine Thévenon : «Cette expérience, qui correspond par bien des côtés à ce que j'attendais, en diffère quand même par un abîme : c'est la réalité, non plus l'imagination. Elle a changé pour moi non pas telle ou telle de mes idées (beaucoup ont été au contraire confirmées), mais infiniment plus, toute ma perspective sur les choses, le sentiment même que j'ai de la vie». L'expérience ouvrière a détruit sa propre dignité, fabriquée par la société bourgeoise, et a imprimé durablement en elle «la conscience que je n'avais aucun droit à rien.»¹⁶ Le malheur des autres, qui sans cesse l'avait obsédée et qui avait été le moteur de son engagement social, précoce et radical, avait profondément pénétré son corps et son âme, les marquant à jamais du sceau de l'esclavage. Et «étant dans cet état d'esprit, et dans un état physique misérable», se produit alors le début de son évolution religieuse, qu'elle relate dans son autobiographie spirituelle, un début subit, inattendu. C'était un soir de pleine lune, au bord de la mer, «les femmes des pêcheurs faisaient le tour des barques, en procession, portant des cierges, et chantaient des cantiques certainement très anciens, d'une tristesse déchirante. Rien ne peut en donner une idée. Je n'ai jamais rien entendu de si poignant, sinon le chant des haleurs de la Volga. Là j'ai eu soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres.»¹⁷

À partir de là, la notion d'attention, qui est peut-être son principal apport à l'histoire de la philosophie, se déploie à l'égard des malheureux, ceux-là mêmes qui supportent non seulement la douleur physique et la souffrance morale mais aussi la dégradation

15. Ibid, pp. 38-39.

16. *La Condition ouvrière*. Paris: Gallimard, p. 52.

17. *Attente de Dieu*, cit, p. 43.

sociale, le discrédit, l'absence de toute participation à la force sociale et, par conséquent, qui deviennent des êtres invisibles pour les autres, incapables d'exprimer «la détresse de la vie» et la marque que l'esclavage a imprimée en eux. Simone Weil ne cesse de le rappeler : «Il y a une alliance naturelle entre la vérité et le malheur parce que l'une et l'autre sont des suppliants muets, éternellement condamnés à demeurer sans voix devant nous.»¹⁸ Le seul cri qui reste aux malheureux, même s'il s'agit d'un cri dans le désert (ce désert que Mery Sales dessine, en opposition avec la mer) est «le pur cri de la misère humaine»¹⁹ : «Pourquoi? Pourquoi les choses sont-elles ainsi?»²⁰ ; «Pourquoi me fait-on du mal?»²¹

Pour écouter et répondre à ce cri, il faut «une atmosphère de silence»²² et «l'esprit de vérité, de justice et d'amour»²³ est indispensable. L'attention portée au malheur repose précisément sur cette écoute, qui finit par produire l'effet inverse de celui que provoque l'esclavage, car elle répare, elle redonne vie à ce qui était réduit à l'état de chose inerte, elle restaure la dignité que la société ne perçoit pas. Ainsi l'attention devient-elle véritablement «attention créatrice», capacité aussi salvatrice et miraculeuse que la résurrection d'un mort. Et en même temps, aussi exceptionnelle que la sainteté, puisque pour résister à la tendance naturelle à exercer le pouvoir chaque fois que l'occasion nous en est donnée, nos seules forces ne suffisent pas, autrement dit, il y a quelque chose de «surnaturel» dans le fait de nous mettre des limites, de renoncer, de cesser de regarder le monde à partir de notre subjectivité pour adopter la perspective d'autrui en reconnaissant sa condition humaine. Comme elle l'a écrit au poète Joë Bousquet, qui incarnait pour elle le malheur porté dans le corps : «Il est donné à très peu d'esprits de découvrir que les choses et les êtres existent.»²⁴ Le renoncement à soi rend possible l'accès au réel, il replace autrui dans l'existence et dans la dignité. La charité pure, analogue à la justice authentique, relie l'être humain à l'étrange réalité de ce monde, elle est la marque de la transcendance, vestige d'un Dieu absent, caché, qui est «dans le secret». C'est là que

18. «Collectivité-Personne-Impersonnel-Droit-Justice», OC V/1, p. 228.

19. «Cahier VI», OC VI/2, p. 366.

20. «L'Amour de Dieu et le malheur», OC IV/1, p. 372.

21. «Collectivité-Personne-Impersonnel-Droit-Justice», OC V/1, p. 232.

22. Ibid, p. 234.

23. Ibid, p. 232.

24. Lettre du 13 de avril de 1942, dans *Simone Weil et Joë Bousquet, Correspondance*. Lausana: L'âge d'homme, 1982, p. 18.

réside le seul espoir des opprimés et des vaincus, la seule voie pour que, comme Simone Weil s'y est employée après avoir connu la condition ouvrière, «lentement, dans la souffrance» puisse être reconquis, «le sentiment de la dignité d'être humain»²⁵, sentiment qui ne s'appuie sur rien d'extérieur. Peu de penseurs ont eu comme elle foi dans la capacité subversive de l'«infiniment petit»²⁶, qui se situe au point d'équilibre de la balance (dans le cœur humain, au centre de la vie sociale), capable d'inverser les rapports de force, capable d'amener la justice et de faire de nous des justes, des génies ou des saints, même si nos capacités sont presque nulles ou plutôt grâce à cela, grâce au fait que la seule chose qui nous reste alors est l'attente pure.

Les visages du malheur, subi mais aussi surmonté par l'esprit d'amour, peuplent les salles de cette exposition. La beauté de l'ordre cosmique et la douleur du monde s'enlacent mystérieusement : «Existence d'autre chose que de moi-même. Parenté parfaite entre le beau et la douleur.»²⁷ En référence également à une peinture extraordinairement expressive, celle de Velázquez, Simone Weil exprime, vingt jours à peine avant sa mort au sanatorium d'Ashford en Angleterre, cette congénialité dans une lettre qu'elle adresse à ses parents et qui constitue peut-être le meilleur témoignage de la personne qu'elle fut et de son héritage.

Simone Weil écrit : «Dans Shakespeare, les fous sont les seuls personnages qui disent la vérité. Quand j'ai vu *Lear* ici, je me suis demandé comment le caractère intolérablement tragique de ces fous n'avait pas sauté aux yeux des gens (y compris les miens) depuis longtemps. Leur tragique ne consiste pas dans les choses sentimentales qu'on dit parfois à leur sujet ; mais en ceci : En ce monde, seuls des êtres tombés au dernier degré de l'humiliation, loin au-dessous de la mendicité, non seulement sans considération sociale, mais regardés par tous comme dépourvus de la première dignité humaine, la raison, Seuls ceux-là ont en fait la possibilité de dire la vérité. Tous les autres mentent. [...] L'extrême du tragique est que, les fous n'ayant ni titre de professeur ni mitre d'évêque, personne n'étant prévenu qu'il faille accorder quelque attention au sens de leurs paroles — chacun étant d'avance sûr du contraire, puisque ce sont des fous — leur expression de la vérité n'est même pas entendue. Personne, y compris les lecteurs et spectateurs de

25. *La Condition ouvrière*. Paris: Gallimard, p. 52.

26. «Intuitions pré-chrétiennes», OC IV/2, p. 191.

27. «Cahier VI», OC VI/2, p. 432

Shakespeare, depuis quatre siècles, ne sait qu'ils disent la vérité. Non des vérités satiriques ou humoristiques, mais la vérité tout court. Des vérités pures, sans mélange, lumineuses, profondes, essentielles.

Est-ce également le secret des fous de Vélasquez? La tristesse de leur regard exprime-t-elle l'amertume de détenir la vérité, d'avoir, au prix d'une dégradation ignoble, la possibilité de la dire et de n'être entendus de personne? (à l'exception de Vélasquez?).

Ce serait intéressant de les regarder à nouveau à l'aune de ce questionnement.

Darling M., sens-tu l'affinité, l'analogie essentielle entre ces fous et moi — malgré l'École, l'agrégation et les éloges de mon "intelligence"?»²⁸ Londres, 4 août 1943.

28. «Correspondance familiale», OC VII/1, pp. 302-303.